

*Communio, n° XXXII, 2 – mars-avril 2007*

Frère Philippe LEFEBVRE

## **Malaise dans la civilisation. Réflexions bibliques**

C E n'est pas seulement avec Valéry (*La crise de l'esprit*, 1919), c'est aussi avec Freud que l'on sait que les civilisations sont mortelles (*Malaise dans la civilisation*, 1929). Seulement chez ce dernier, *mortelles* ne signifie pas qu'elles soient sujettes à la mort, mais qu'elles causent la mort. La civilisation qui tente de faire coexister les humains en leur imposant une loi plus forte que celle de leurs désirs individuels produit aussi de la violence. Tel groupe dont les membres se soumettent à une loi qui les encadre et les restreint peut devenir assez puissant pour dominer tel autre groupe et s'imposer à lui par la force. Cette force devient parfois barbarie et déferle sans mesure.

Il n'est pas question ici de reprendre la démonstration de Freud ni de la discuter. Je voudrais seulement donner un aperçu biblique sur le « malaise dans la civilisation » tel qu'il est vécu et exprimé dans quelques textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le malaise que secrète un groupe humain, une génération, la Bible en traite de telle façon qu'il est impossible d'en faire une matière dont on pourrait s'arroger la maîtrise<sup>1</sup>. Selon une technique

1. Il y a plusieurs termes bibliques pour désigner le mal-être d'une société : selon l'intensité, le caractère explicite ou non du désarroi, on trouve les champs sémantiques de la maladie, de l'affaiblissement, de la rupture, de l'errance. Je retiendrais en particulier le mot grec *malakia* (déjà bien attesté dans la Septante) qui apparaît dans *l'Évangile de Matthieu* et renvoie à une sorte d'atonie collective.

## THÈME Philippe Lefebvre

fréquente, la notion est rendue impropre aux banalités et aux nostalgies coutumières. Dénonce-t-on un malaise contemporain dans la fraternité ? Alors le récit biblique concernant le premier binôme fraternel, celui de Caïn et Abel, remonte à la surface (*Genèse* 4, 1-16) : apparemment la fraternité en crise ne date pas d'aujourd'hui ; Jacob et Ésaü en témoigneraient encore (*Genèse* 25-33), ainsi que Joseph et ses frères (*Genèse* 37-50), David et les siens (1 *Samuel* 16-17) etc. La perte des valeurs morales devient-elle le motif invoqué du malaise dans la civilisation actuelle ? Alors il faut, par exemple, expliquer pourquoi les explorateurs que Josué envoie en Terre Promise se rendent droit chez Rahab, la prostituée de Jéricho, et pourquoi le mensonge qu'elle fait aux autorités de la ville passe pour un acte exemplaire (elle dit que les envoyés sont partis, alors qu'elle les cache dans sa demeure)<sup>2</sup>. Difficile de brandir ingénument des remèdes moraux quand la Parole de Dieu nous met sous les yeux des prostituées qui entrent en premier dans le Royaume (*Matthieu* 21, 31)<sup>3</sup>.

On pourrait multiplier les exemples. Si donc on veut nommer *malaise* un temps de crise, de valeurs dévoyées et génératrices d'hostilités, cela ne va pas de soi. C'est ce que nous montrerons d'abord : rien de plus difficile à déterminer selon la Bible qu'un malaise dans la civilisation. Il faut que ce soit Dieu qui désigne la violence dans un groupe donné et dans un temps donné ; sinon les interprétations humaines, trop humaines, vont bon train et participent du malaise qu'elles prétendent dénoncer. C'est là le deuxième point de notre réflexion : pas de meilleur symptôme du malaise que le discours sur le malaise. Ceux qui s'improvisent experts concernant le malaise et ses solutions dévoilent souvent, derrière le paravent de leurs propos plausibles, comment eux-mêmes nourrissent le malaise, voire l'institutionnalisent. La parole de Dieu est décisive dans toute réflexion : elle réintroduit la réalité de la personne dans la généralité des analyses, des dénonciations, des remèdes – ce sera notre troisième point. Dieu parle, et ce qu'il montre d'abord n'est pas un système du monde, malade et brutal, qu'il s'agirait de comprendre, mais des

2. La tradition chrétienne renchérit d'ailleurs qui voit dans cette femme une figure de l'Église.

3. On l'aura compris : il s'agit ici non de prôner un relativisme, mais de signifier que toute parole chrétienne doit être croisée avec la Parole de Dieu et « reformulée » par elle.

---

## *Réflexions bibliques*

personnes qui agissent et s'expriment en son nom : ceux que l'on nommera ici « les justes », à l'école de la Bible. Les justes, connus et inconnus, vivent selon une toute autre logique que celles qui engendrent le malaise dans la civilisation. Par contraste, ils révèlent ce malaise latent, qui dès lors ne s'envisage plus pour lui-même, mais dans la lumière de cette autre civilisation, le Royaume, dont les justes témoignent.

### **Le véritable malaise se moque du malaise**

On croit parfois que le prophète a la tâche facile : il n'aurait qu'à rappeler, en répétant un discours convenu, la transcendance bafouée de Dieu et les valeurs éternelles que piétinent les gens de son époque. Rien n'est plus faux. Le prophète est un homme ou une femme<sup>4</sup> qui écoute avec précision ce que Dieu dit dans une génération donnée. Il ne s'agit jamais pour lui d'éruer des poncifs qui pourraient aussi bien s'appliquer tels quels à un autre temps : selon Isaïe il faut résister à l'ennemi, selon Jérémie il faut se rendre à l'ennemi ; deux époques, deux contextes, deux prophéties contrastées. La parole venue de Dieu est incarnée, circonstanciée : elle révèle une époque et sa violence ; et dans ce mouvement d'élucidation, elle manifeste aussi une vérité sur Dieu. Plus elle colle à l'événement qui change, mieux elle fait connaître Dieu tel qu'en lui-même.

#### *Aux jours de Noé*

Parlant du malaise « aux jours du Fils de l'Homme », Jésus invite au paradoxe. « Et comme il advint aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il encore aux jours du Fils de l'homme. On mangeait, on buvait, on prenait femme ou mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et vint le déluge, qui les fit tous périr. Pareillement, comme il advint aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait ; mais le jour où Lot sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre, qui les fit tous périr » (*Luc 17, 26-29*).

4. Plusieurs femmes sont appelées prophétesses dans la Bible (la première en date est Miryam, sœur de Moïse en *Exode 15, 20*). Certaines femmes ne portent pas ce titre, mais profèrent des paroles inspirées et décisives (Anne est le premier être humain à annoncer le roi messie qui vient en 1 *Samuel 2, 10*).

## THÈME Philippe Lefebvre

Le malaise n'est pas toujours ce que l'on croit. On s'attendrait à des évocations monstrueuses : d'après *Genèse* 6, 5, aux jours de Noé, « la malice de l'homme était grande sur la terre et son cœur ne formait que pensées mauvaises à longueur de journée ». Il fallait donc que les actes des gens de cette époque fussent odieux pour déclencher une catastrophe universelle. Jésus nous donne aujourd'hui un aperçu sur ce qui se passait alors : tout allait bien. Une brave société se développait sur terre, fondée sur le mariage et un sain équilibre pulsionnel selon lequel les femmes prenaient maris et les hommes prenaient femmes.

Et Sodome ? Quelle scélératesse sexuelle, quelle infamie des mœurs Jésus va-t-il désigner à son encontre ? Aucune. Pourtant, la réputation des Sodomites amène spontanément à envisager le pire. Mais non : ils formaient un monde enthousiaste, où le petit commerce tournait bien et où l'on pensait à l'avenir. Bâtir, planter dénotent une belle préoccupation pour les générations futures et manifestent un projet de société capable de dépasser aujourd'hui pour aménager demain. Sodome est le contraire d'une société dépressive. Bien des penseurs actuels de la société, éventuellement catholiques, seraient heureux à la seule évocation de ce qui fait le monde aux jours de Noé ou de Lot : la famille, fondée sur le couple et sachant reproduire ses schémas normatifs, un élan constructif qui fédère et donne un but communautaire. Aucun malaise en vue.

Or, ces mondes sans angoisse, ces groupes qui se reproduisent bien, sont voués au châtement<sup>5</sup>. Jésus reprend des épisodes assez différents entre eux (le monde englouti sous les eaux ou une ville dévastée par le feu) pour lire d'une manière inhabituelle la société qu'il fréquente. Il reprend une interprétation paradoxale (tout allait bien et tout a été détruit) et en montre l'actualité déstabilisante<sup>6</sup>.

5. Châtement n'est d'ailleurs pas le mot adéquat. Quand il est question dans la Bible de destruction par Dieu, ce n'est pas tant une punition que la mise en œuvre officielle d'un état de fait : ceux qui sont anéantis étaient déjà habités par du néant, ceux qui meurent aux jours de Noé ou au temps de Sodome étaient morts depuis longtemps.

6. On souligne ici et là que le propos de Jésus, évoquant les jours de Noé ou de Lot, est eschatologique. Ce mot est parfois utilisé à la manière d'une formule magique pour renvoyer vers un avenir lointain, voire improbable, des événements qu'on n'a pas envie d'envisager pour maintenant. Or ce qui peut donner une idée du retour glorieux du Christ est déjà présent. La société, aux jours de

---

## Réflexions bibliques

Il révèle aussi un aspect de Dieu qu'on tend à oublier : quand on parle de malaise, on pense aux sociétés humaines, mais il serait bon de penser à Dieu d'abord. Aux jours de Noé, « le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur » (*Genèse* 6, 6) : le premier malaise affecte donc Dieu<sup>7</sup>. Les créatures humaines dans lesquelles il a mis toute sa joie et son savoir-faire ne répondent pas à son attente. Cette réalité du malaise divin est désormais à prendre en compte pour éviter les discours en circuit fermé : que pense Dieu d'une situation ? Qu'en dit-il et comment en est-il affecté ?

### *Au temps de Jérémie*

Est-ce dire *a contrario* que les groupes rongés par l'angoisse, traversés d'incertitudes internes, sont sur la voie du salut ? Pas spécialement. Aux jours de Jérémie, le peuple de Dieu, bien ancré sur sa terre, a finalement abandonné son Dieu ; sa noble culture est devenue moyen d'oppression et de violence. Malaise dans la civilisation : l'organisation sociale, fondée au nom de Dieu pour protéger le faible et l'étranger, institue la violence. Les méchants sont « puissants et riches. Ils sont gras, luisants. Ils franchissent même les limites du mal ; ils ne rendent pas la justice, la justice à l'orphelin, et ils réussissent ! Ils ne font pas droit aux indigents » (*Jérémie* 5, 27-28). Dieu a envoyé contre Israël le tout-puissant roi de Babel qui maintient une situation de menace permanente. Le doute et le désespoir sont omniprésents, palpables. Le roi de Babel a déporté une partie de la population d'Israël et il menace à nouveau le pays et Jérusalem.

Or, cette situation de mal-être, d'incertitude profonde vis-à-vis de l'avenir, est utilisée par les gouvernants et les milieux de prêtres et de prophètes. Les seules paroles qu'ils autorisent sont des versions officielles, censées redonner espoir à la population et laisser entrevoir un avenir meilleur. On ne consulte plus Dieu depuis longtemps

---

Jésus sur terre, tourne bien, religieusement parlant : les gens prient, lisent la Loi, font des sacrifices... Mais ils mettront à mort de Fils de Dieu. Tout va bien, sauf... La mort de Jésus et sa résurrection s'accompagnent de signes cosmiques qui annoncent les « jours du Fils de l'Homme » (*Luc* 23, 44-46 ; voir aussi *Matthieu* 27, 45-54 et 28, 1-4).

7. On pense aussi au marchandage qu'Abraham tente pour sauver Sodome : Dieu temporise, accepte que sa décision de détruire Sodome soit remise en question (*Genèse* 18, 23-32).

## THÈME \_\_\_\_\_ *Philippe Lefebvre*

et dans la situation désespérante du moment on se contente d'un religieux optimisme standard. Or, c'est tout le contraire qu'il faut prêcher selon Jérémie.

Le chapitre 28 est proprement hallucinant : le prophète Hananya, un « pseudo-prophète » comme le traduit la Septante, parle au temple devant tout le peuple en des termes qui, donnés sans contexte, pourraient être attribués à un envoyé de Dieu : le peuple sera délivré de Babel, Dieu montrera sa miséricorde aux siens et les ramènera. Jérémie, lui, au risque de sa sécurité et de sa réputation, soutient l'inverse : Dieu laissera son peuple en exil et ne fera pas montre de pitié. Qui est le vrai prophète : le chantre du Dieu fidèle et miséricordieux ? Non : c'est Jérémie.

### *À rebours*

On ne sait donc plus très bien quoi appeler malaise. La société du temps de Jérémie semble faire des efforts de confiance, avoir des sursauts de foi, elle qui mandate des prophètes parlant du Dieu d'amour et de salut. Mais ce ne sont là que des remèdes euphorisants qui cachent une violence dont Jérémie fera bientôt les frais. La société aux temps de Noé ou de Lot semble jouir d'une paix profonde, mais elle tourne dans les frontières vite atteintes d'un monde limité. Ainsi à Sodome, tout ce qui n'est pas Sodome paraît-il immédiatement de trop : les deux étrangers que Lot abrite pour la nuit sont réquisitionnés pour être humiliés et dilués dans la broyeuse qu'est cette cité (*Genèse 19, 4-5*).

Sans cesse, la Bible déjoue les apparences. La Genèse reprend par exemple souvent sa critique du consensus : les hommes au temps de Babel constituent une belle communauté de langue et d'esprit, occupée... à détrôner Dieu dans le ciel (*Genèse 11, 1-4*). Les fils de Jacob agissent selon une merveilleuse communion... pour tuer Joseph, leur frère (*Genèse 37, 18-20*). Le malaise qui engendre la violence est bien caché sous la cohésion rassurante du groupe. De même dans *Ézéchiel*, la cité de Tyr est opulente et conduite par un roi quasi angélique (*Ézéchiel 28, 12-15*) ; elle n'a aucun souci, elle qui « rassasie des peuples nombreux » (*Ézéchiel 27, 33*). Pourtant elle sombrera corps et biens dans les flots et son roi sera précipité. Inversement la Jérusalem investie du début d'Isaïe, qui demande à Dieu son aide et multiplie prières et sacrifices, se voit rétorquer par Dieu que ses offrandes ne sont qu'une mascarade importune

---

## Réflexions bibliques

(*Isaïe* 1, 11-15). Cité oublieuse de Dieu ou apparemment attentive à Dieu, conjoncture florissante ou malheur évident : aucune situation n'est à aborder sans écouter comment Dieu l'analyse. Sa manière la plus habituelle est en tout cas de ne pas faire ce à quoi on s'attend, d'aller contre l'ordre établi. Tout ordre auquel il n'a pas été convié est générateur de brutalité, tout établissement qu'il ne garantit pas s'effrite tôt ou tard.

### Le malaise et ses discours

On ne peut parler du malaise ambiant, de la violence développée par le groupe, que si l'on a été mandaté par Dieu. Seul l'être qui accepte de voir les choses dans la lumière de Dieu et de dire ce qu'il voit est qualifié pour parler. Sinon la parole est abusive : elle n'est pas seulement fausse ou inadéquate, elle fait partie de l'abus, elle l'exprime en faisant mine de le dénoncer ou d'y remédier. La Bible comporte une très constante et très vive dénonciation du discours religieux comme lieu majeur où la parole peut devenir l'instrument des plus grandes abominations.

Parler du malaise, c'est donc aussi évoquer les discours qui l'expriment et faire de cette évocation un lieu de discernement : qui parle ? Qui est accrédité et qui ne l'est pas ? Le prophète qui surgit est-il un vrai disciple qui risque sa vie quand il prend la parole ou joue-t-il le bon apôtre qui, s'avançant devant tous, s'acquiert un pouvoir et entretient le malheur qu'il dit désigner, pour mieux en profiter ?

Les propos des « pseudo-prophètes »<sup>8</sup> sont généralement de bonne tenue religieuse, brassent des notions théologiques répertoriées et engagent les auditeurs à de belles actions, mais ils sont aussi toujours indus, toujours exactement à côté de ce qu'il faudrait dire. La prophétie d'Hananya au temple en est un bel exemple : magnifique envolée, plausible, et pourtant aux antipodes de la parole que Dieu dit en l'occurrence<sup>9</sup>.

8. Ce néologisme apparaît dans la Septante. Il traduit par dix fois le mot hébreu qui signifie « prophète » et introduit donc un jugement sur la qualité des prophètes ainsi désignés.

## THÈME \_\_\_\_\_ *Philippe Lefebvre*

### *Un exemple dans Osée*

Dans le *livre d'Osée*, une liturgie nous est décrite : un chœur engage l'assemblée à « revenir vers le Seigneur » en un temps de désarroi général (*Osée* 6, 1-3), puis le Seigneur répond (*Osée*, 6, 4-6). Écoutons les paroles des pieux chantres qui engagent le propos.

« Venez et revenons vers le Seigneur : il a déchiré, il nous guérira ; il a frappé, il pansera nos plaies ; il nous fera revivre après deux jours, le troisième il nous relèvera et nous vivrons devant lui. Connaissons, appliquons-nous à connaître le Seigneur. Son apparition est certaine comme l'aurore, il viendra à nous comme l'ondée, comme la pluie de printemps qui arrose la terre. »

Derrière le rideau de fumée de leur style religieux, les orants manifestent une certaine arrogance : « il a frappé, il pansera nos plaies ». Ils répartissent les rôles par avance, anticipent ce que Dieu fera comme s'ils savaient par cœur qui il est. Et ce qu'ils disent du Seigneur n'est pas vraiment pieux : ils suggèrent qu'il est coupable des maux du peuple et qu'il devra remédier aux coups et blessures qu'il a causés. Le malaise dans la civilisation, Dieu, selon leurs dires, en est l'auteur et doit réparer. Certaines de leurs phrases sont belles et résonnent étonnamment à des oreilles chrétiennes (« le troisième jour il nous relèvera »). Mais il faut compter avec la réponse de Dieu : il ne semble pas très satisfait des mots qu'on lui a adressés.

« Que te ferai-je, Éphraïm ? Que te ferai-je, Juda ? Car votre fidélité est comme la nuée du matin, comme la rosée qui très tôt se dissipe. Voilà pourquoi j'ai taillé en pièces par les prophètes, je les ai tués par les paroles de ma bouche et mon jugement surgira comme la lumière. Car c'est la fidélité que je veux et non le sacrifice, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes » (*Osée* 6, 1-4).

Dieu refuse les images qu'on lui applique. La belle évocation de l'ondée saisonnière (*Osée* 6, 3) peut s'avérer juste en un autre

9. Il faudrait faire une étude spécifique sur les paroles apparemment les plus religieuses qui sont en fait à l'opposé de ce que Dieu dit et veut. Un exemple dans l'Ancien Testament : le jeûne sacré qu'impose à contre-temps le roi Saül à ses guerriers (1 *Samuel* 14, 24-30). Un exemple dans le Nouveau Testament : Judas critique l'onction de Marie à Béthanie au nom d'un religieux souci des pauvres (*Jean* 12, 1-8).



---

## Réflexions bibliques

contexte, mais Dieu n'en veut pas dans ce cas. Il ne ressemble pas à une pluie qui vient au temps voulu et repart bientôt en laissant exactement ce qu'on lui demande. Il n'est pas un dû, mais le Don d'une Présence sur laquelle personne ne mettra la main. Il se compare plutôt à la lumière qui surgit, inattendue, non maîtrisable. Et si son peuple veut des images météorologiques, c'est lui qui en donne : les priants ressemblent à des brumes matinales, à des rosées vite dissipées.

Avant notre passage, Dieu a sévèrement repris les cadres d'Israël, le roi et sa maison, les prêtres qui sans doute proclament la prière « pénitente » que nous venons de lire : « je vais les corriger » a dit le Seigneur, parce qu'ils font trébucher le peuple (*Osée 5, 1-7*). Le malaise est là : ceux qui sont censés diriger le peuple ne le guident en rien et servent d'autres maîtres que Dieu. De plus, ces dirigeants, voulant donner le change par leurs mots somptueux et fervents, énoncent en fait exactement la racine du marasme qu'ils ont contribué à installer : l'idée que Dieu serait coupable et devrait venir réparer les maux qu'il a causés.

### *Exercices*

La Bible propose des exercices continuels pour démasquer les discours religieux qui, sous les nobles apparences, cachent leur violence. Le *Livre de Job* en est un exemple de longue haleine : les « amis » de Job y pérorent jusqu'à saturation. Leurs propos sont si admirables qu'on s'y laisserait prendre. Pourtant, à la fin, Dieu s'enflamme de colère contre eux et les envoie faire des sacrifices en réparation de leurs bavardages ; de plus, ils seront tributaires de l'intercession de Job avec qui naguère ils le prenaient de haut (*Job 42, 7-10*). Le premier d'entre eux avait, dès le début, suspecté Job de n'être pas si innocent qu'il le disait (*Job 4, 7*) : la réponse finale de Dieu est de leur dire qu'ils sont, eux, pécheurs et coupables, et non point Job. Ainsi se vérifie ce fait : celui qui n'est pas mandaté par Dieu est dénoncé par son propre discours ; sa parole « lui retombe sur la tête » pour reprendre une fréquente expression biblique. À bien écouter, il ne fait que parler de ce que lui-même commet, il est l'écho de la violence avec laquelle il pactise.

En fait, le diagnostic du malaise est donné par ceux-là mêmes qui causent ce malaise. Le discours du malaise est sans cesse dans l'auto-référence ; il est fasciné par ce qu'il prétend dénoncer et, partant, il confond ceux qui le profèrent. On connaît l'exemple célèbre au début de l'évangile de *Matthieu* : le diable, proposant à

## THÈME Philippe Lefebvre

Jésus de se lancer du pinacle du temple, ne peut s'empêcher de citer longuement le *Psaume* 91 : « À ses anges il donnera des ordres pour toi, et sur leurs mains ils te porteront, de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre » (*Matthieu* 4, 6, citant le *Psaume* 91, 11-12). Voici, évoqué par un des principaux intéressés, un résumé du malaise dans la civilisation angélique : le refus de servir. Le diable est un ange, conscient que les anges sont voués au service de Dieu et de son Fils, conscient aussi qu'il a repoussé ce service<sup>10</sup> : il parle donc d'anges, citant la parole de Dieu, et souligne leur mission à laquelle il ne veut pas collaborer.

### *Tout le monde au courant*

D'une certaine manière, personne n'échappe à la parole de Dieu : tout le monde la répercute ; de même tout le monde connaît les enjeux essentiels d'une situation, soit pour y collaborer, soit pour s'en démarquer, mais jamais sans savoir de quoi il retourne. C'est là un nouveau paradoxe concernant le malaise : nul ne peut d'emblée en parler, mais tous savent en fait de quoi il s'agit et tous le mentionnent à l'envi. Dans les scènes violentes de la passion du Christ, les contradicteurs de Jésus sont les plus acharnés à le révéler pour ce qu'il est vraiment. « Tu es le Christ, le fils de Dieu ? » demande le grand-prêtre, reprenant mot pour mot la confession de Pierre (*Matthieu* 26, 63). La première question de Pilate à Jésus est : « C'est toi qui es le roi des Juifs ? » (*Matthieu* 27, 11). Les soldats qui outragent le Christ lancent à son adresse : « Salut, roi des Juifs ! » (*Matthieu* 27, 29). Et le motif de sa condamnation figure sur un écrit officiel placé sur la croix : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs » (*Matthieu* 27, 37).

Ceux qui se mêlent de parler du malaise sans y être mandatés par Dieu et sans nourrir leurs propos de la parole de Dieu ne font que raconter leurs propres agissements ; ils parlent sur le malaise depuis l'intérieur, comme du lieu où ils évoluent, de la situation qu'ils contribuent à mettre en place. Ils ont beau, comme Pierre la nuit de l'arrestation de Jésus, « proférer des imprécations et des serments » (*Matthieu* 26, 74), ils renient ce qu'ils semblent appeler de leurs vœux. Le malaise est leur référence, la seule qu'ils connaissent.

10. Dieu reproche à son peuple en *Jérémie* 2, 20 d'avoir dit : « Je ne servirai pas ! »

**La chair témoin**

Tout autre est celui qui parle au nom de Dieu. Sa parole et sa chair sont investis par Dieu ; ce n'est plus le malaise qu'on voit d'abord en eux, mais Dieu lui-même et « l'affliction de son cœur » dont parlait *Genèse* 6, 6. Regardons ainsi le prophète Jérémie : à force de prophéties qui vont à contre-courant des prestations officielles, il est condamné et descendu dans une citerne, « sans eau, mais pleine de boue » (*Jérémie* 38, 6).

Or, au tout début de sa mission, Jérémie a proclamé les paroles que Dieu disait, désolé, en voyant son peuple le délaisser et courir vers des dieux étrangers : « Les gens de mon peuple m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, pour se creuser des citernes qui ne retiennent pas l'eau » (*Jérémie* 2, 13). Les soi-disant solutions pour vivre, dans lesquelles aucune place n'est laissée à Dieu, sont des fosses lézardées. Jérémie va vivre dans sa chair l'abandon que Dieu endure : comment parler du Dieu laissé pour compte par les siens, si l'on n'a pas soi-même fait l'expérience d'un rejet décidé par ses proches ? Bien plus, Jérémie est descendu dans ce qui symbolise, selon le Seigneur, le péché du peuple : une citerne vide et boueuse. Le peuple, loin de Dieu, vit dans une oubliette ; le prophète touche le fond de ce qu'est cette existence que le peuple a préférée. Il est identifié à son Dieu délaissé, il est identifié au péché du peuple auquel il appartient. Profonds mystères.

Ce qui authentifie la parole du prophète, c'est qu'il vit ce qu'il dit. Le malaise n'est pas un sujet sur lequel il discourrait de sa chaire : c'est un tourment qu'il endure et, l'endurant, il manifeste le Dieu qui le premier en est affligé. Le malaise, la violence rampante ou déchaînée, ne peuvent être envisagés que dans la personne du juste qui les reçoit de plein fouet. La chair du juste est créée par Dieu et porte Dieu. Contempler d'abord cette chair habitée illumine le regard et permet de ne pas être fasciné par les troubles du monde. Au commencement n'est pas le malaise, mais le juste<sup>11</sup>.

11. Le juste est souvent comparé dans la Bible à la lumière (« celui qui gouverne en homme juste (...) est comme la lumière du matin » chante David en 2 *Samuel* 23, 3-4). La lumière éclaire une situation, elle est aussi la première chose créée. Le juste inaugure, pas le malaise.

## THÈME \_\_\_\_\_ *Philippe Lefebvre*

### *Envisager le juste*

Dire « le juste », c'est peut-être donner à ce mot une charge dramatique inadéquate. Il faudrait plutôt parler des justes, rappeler qu'ils peuvent être de parfaits inconnus, sans appartenance explicite à une foi quelconque<sup>12</sup>. Le mot, abondamment employé dans les *Psaumes*, renvoie, non à une perfection morale ou spirituelle, mais à une attitude profonde de l'être : est juste celui ou celle qui reçoit sa vie et ne prétend pas l'acquérir en la prenant aux autres (*Psaume* 139) ; est juste celui ou celle qui sait que la réalité ne se résume pas à la loi du groupe (*Psaume* 100) ; est juste celui ou celle qui défend la vie et s'engage pour cela dans un combat radical (*Psaume* 1). On pourrait continuer la litanie, et aussi cerner mieux ce terme par contraste : les *Psaumes* opposent ainsi les agissements des justes et ceux des impies (appelés aussi pécheurs ou méchants). Mais, avant d'être défini le plus rigoureusement possible, le juste est d'abord une personne à voir. Le Christ manifeste les justes cachés qui l'entourent et il montre que tous, proches ou lointains, participent à sa personne, la donnent à contempler. Je propose ici un exemple évangélique célèbre : la première prédication de Jésus à Nazareth (*Luc* 4, 16-30). On peut lire ce passage comme une situation fréquente de juste : sa présence révèle un malaise présent, latent. Voyons pourquoi et comment<sup>13</sup>.

12. Un exemple : Dieu envoie son prophète Élie à Sarepta, il lui dit qu'il a ordonné à une veuve là-bas de le recevoir (1 *Rois* 17, 9). Quand cette veuve apparaît, elle ne semble avoir reçu aucun avis divin. Mais elle reçoit le prophète et prend sur son dénuement pour le nourrir. Elle a donc bel et bien entendu la parole de Dieu, mais d'une manière beaucoup plus profonde que s'il s'était agi d'une apparition, somme toute extérieure. Elle est « une juste parmi les nations » qui n'a peut-être pas les mots pour confesser le Dieu d'Élie, mais qui agit conformément à ce que ce Dieu est et dit.

13. Bien entendu, cette réalité du juste constitue un dossier que j'entrouvre à peine ici. Elle pose énormément de questions comme : est-ce manichéen de séparer les gens entre justes et impies ? La proposition ici est d'informer sa pensée par une terminologie et une logique biblique, toutes deux à découvrir. Voir un ouvrage percutant qui pose ces questions : V. de Montalembert, *Voir comme Dieu voit*, Parole de Silence, 2003.

---

## Réflexions bibliques

### *Jésus à Nazareth : le Fils et le malaise*

Jésus, au commencement de sa carrière, retourne dans la patrie de son enfance. Il lit lors de l'office du sabbat une page du prophète Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint. Il m'a envoyé annoncer la bonne nouvelle aux pauvres... » (*Luc 4*, 18 citant substantiellement *Isaïe 61*, 1-2) et il commente cette parole : elle s'accomplit « aujourd'hui » pour ceux qui l'entendent. Et Jésus de continuer en ouvrant l'horizon de son village et en rappelant que les prophètes Élie et Élisée furent envoyés annoncer la bonne nouvelle à des étrangers. Alors l'auditoire de la synagogue, jusqu'alors bienveillant, se met en colère et veut exécuter Jésus.

Que s'est-il passé ? Les gens de la bourgade cherchent à réinsérer Jésus dans les cadres répertoriés qu'ils maîtrisent (« N'est-ce point là le fils de Joseph ? ») ; ils ne sont pas d'emblée hostiles, mais on comprend que la loi du groupe s'impose chez eux : chacun y est défini par sa parentèle officielle, chacun y a la place que la communauté lui a assignée. Si un membre du groupe se met à dire que c'est l'Esprit du Seigneur qui lui donne son moi le plus profond, son autonomie et sa mission, alors le groupe chancelle sur ses bases : n'est-il pas, lui, le bailleur d'identité, le pourvoyeur de charges, le garant des frontières ? Peut-on impunément lui échapper ?

L'agressivité est soudaine : on saute de « tous étaient dans l'admiration » (v. 22) à « tous furent remplis de fureur » (v. 28). Ce revirement laisse affleurer un malaise déjà présent : le fait que les concitoyens de Jésus s'enflamment si vite suggère qu'un feu souterrain couvait depuis longtemps chez eux sans qu'on le soupçonne à vues humaines. Le petit garçon qui, à douze ans, avait répondu à ses parents qu'il était « aux affaires de son Père » (*Luc 2*, 49) a sans doute grandi dans l'obéissance aux lois du groupe (*Luc 2*, 51-52), mais aussi, imperceptiblement, selon l'appartenance foncière à ce Père dont il est Fils et à l'Esprit duquel il fut conçu. Comme il arrive souvent, dans des cultures et des époques différentes, la trentaine est un moment crucial : un homme qui sait que sa vie ne vient ni des institutions ni des vœux humains le dit alors haut et fort, et les ennuis (déjà pressentis) se déclarent !

Tout cela ne se résume pas aux turbulences d'une maturité chèrement acquise sur un milieu jusque-là exclusif. Un groupe ne veut pas, habituellement, précipiter d'une falaise ses jeunes ressortissants qui réclament leur indépendance ou commettent quelques frasques.

## THÈME Philippe Lefebvre

La menace de mort qui répond immédiatement aux propos de Jésus est à la hauteur de ce qui est en jeu : la disqualification du groupe comme donateur de vie et comme définitif gestionnaire des êtres. Jésus est un Fils, libre, il a un Père qui lui donne la vie et il est conduit par l'Esprit de force et de sagesse.

### *L'inadéquation du monde aux justes*

Les justes, par le témoignage de leur vie venue d'un Autre, par leur liberté que les convenances du groupe ne parviennent pas à limiter, mettent en danger les fonctionnements habituels d'un monde qui se voudrait auto-géré. Ils font apparaître le malaise, qui vient de ce perpétuel qui-vive d'une collectivité, occupée à se légitimer elle-même, à s'entretenir, à écarter les éléments qui lui échappent par trop. Parfois même, ce ne sont pas par des paroles ou des actes que les justes indisposent leur entourage, mais simplement par leur présence. « Sa vue même nous est à charge » disent les impies en *Sagesse* 2, 14 en parlant du juste au milieu d'eux<sup>14</sup>.

Les justes manifestent un ordre inaccoutumé de la réalité ; plus exactement, en eux, par eux, la réalité se montre vraiment. Ils nous font accéder au registre des personnes. Par contraste, bien des dispositifs relationnels qui s'imposaient sont mis en cause, bien des personnages qui impressionnaient deviennent inconsistants, fantomatiques, risibles. Le malaise n'est donc pas une sécrétion autonome de la réalité historique et sociale ; il émerge quand les justes sont là. En dernière analyse, qu'est-ce que le malaise dans la civilisation vu dans une lumière biblique ? C'est la perpétuelle inadéquation entre les logiques du Royaume, vivifiantes, hors des jeux du pouvoir, dont les justes témoignent, et les stratégies du monde comme il tourne. On accuse souvent le juste d'être inadapté au monde, mais c'est l'inverse qui est vrai : le monde est réfractaire à la vie qu'il amène.

Joseph vit avec Dieu, et ses frères, organisés en clan, ne le supportent pas. Ils veulent le tuer, puis se ravisent et le vendent. Joseph, après maintes péripéties, fera son chemin en Égypte où il deviendra un vizir nourricier des peuples. Quand Joseph retrouve ses frères,

14. À cette réalité du juste haï sans qu'il ait rien fait ni dit, est lié le thème très biblique de la haine gratuite : « ils m'ont haï sans raison » dit Jésus, reprenant les *Psaumes* 35, 19, 69, 5, et *Proverbes* 1, 11, etc.

---

## Réflexions bibliques

des années plus tard, il souligne bien que ce ne sont pas eux qui ont tracé son destin, mais Dieu : « c'est pour procurer la vie que Dieu m'a envoyé au devant de vous » (*Genèse* 45, 5 ; 7-8). Le malaise rampant dans le groupe fraternel est devenu, en la personne de Joseph, source de vie pour beaucoup : « Vous aviez, vous, médité le mal contre moi, Dieu a médité d'en faire du bien, afin d'accomplir ce qui arrive aujourd'hui : garder en vie un peuple nombreux » (*Genèse* 50, 20).

La Bible ne fait certes pas l'impasse sur le malaise : on lui reproche même parfois de se complaire dans l'évocation de la violence, que celle-ci éclate dans des milieux restreints (la fratrie) ou larges (des sociétés entières). En fait, elle observe scientifiquement comment le malaise se développe, comment la Loi de Dieu elle-même peut-être dévoyée en coercition humiliante ; et elle met en lumière comment, dans ce bouillon de culture, les justes manifestent un autre ordre, premier, vital, qui dénonce les enclenchements de la violence et les subvertit.

Philippe Lefebvre, o.p. Ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de Lettres classiques, docteur ès Lettres, DEA de théologie, ancien élève de l'École biblique et archéologique de Jérusalem. Professeur à l'université de Fribourg (CH), Département d'études bibliques (Ancien Testament). Parmi les dernières publications : *Livres de Samuel et récits de résurrection. Le messie ressuscité « selon les Écritures »*, Éd. du Cerf, coll. « Lectio Divina » 196, 2004 et *La Vierge au livre. Marie et l'Ancien Testament*, Éd. du Cerf, coll. « Épiphanie », août 2004.